

Poivre et sel

Guillaume Clicquot

Poivre et sel

*Si la vieillesse est un naufrage,
ma retraite doit être une croisière*



© 2018, Fleuve Éditions, département d'Univers Poche.
© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0280-5
ISSN : 2555-7548

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

Le malheur des uns fait l'égoïsme des autres.

Rose Bourrelly, 86 ans,
Châteauneuf-les-Martigues

*À mon complice Manuel,
pygmalion de mes pulsions alcestueuses,
grâce à qui cette histoire a vu le jour.*

Prologue

De tous les orifices, la bouche est de loin le plus intime, tant elle dévoile de secrets sur notre vie privée. Hygiène, addictions, moyens financiers et tares congénitales s'exposent au dentiste sans aucune pudeur : absence de brossage, haleine alcoolisée ou nicotinée, caries putrides ou au contraire implants haut de gamme, nous offrons au praticien un panorama complet de nos vies. Rien ne lui échappe. Peut-être est-ce là l'intérêt majeur de ce métier ? Car soyons sérieux : faire plus de sept ans d'études pour entretenir un espace nauséabond pas plus grand qu'un pot de yaourt, il faut avoir la foi. Si on ajoute à cela que le patient peut difficilement tenir une conversation durant l'intervention, et l'enfermement douze heures d'affilée dans 20 mètres carrés, il y a de quoi péter un câble. Pourtant, les dentistes restent affables et bienveillants en toutes circonstances. Quel self-control !

Après quasiment quarante ans de carrière, Françoise Blanchot, fringante dentiste

sexagénaire, n'éprouve plus un réel plaisir à cette étude sociologique et psychologique de ses patients. Par flemme ou par égoïsme, elle juge depuis quelque temps ces analyses chronophages et anxiogènes, donc nuisibles à son équilibre intérieur. Lassée des explications bidon servies par ses clients pour justifier leur négligence bucco-dentaire, sa compassion s'est ainsi mue en simple constat de cette société qu'elle soigne. Elle a en effet passé l'âge des combats inutiles et, en bonne Française de base, son fatalisme l'incite à ranger les gens dans des cases.

Cette travailleuse acharnée, jamais malade, ne supporte plus les plaintes et les jérémiades. Les douleurs qu'elle traite à longueur de journées ne l'émeuvent plus guère, fruits d'habitudes alimentaires laxistes, d'addictions lâches et de manque de volonté, pense-t-elle. Ses jugements à l'emporte-pièce n'altèrent pourtant jamais son comportement. Bien consciente de la rente financière que représente sa purulente clientèle et de l'importance que revêt une réputation dans un métier aussi sectorisé que le sien, Françoise a développé une aptitude

hors norme en matière d'hypocrisie, de phrases toutes faites et d'optimisme forcé. L'usure du métier l'a cependant conduite à renoncer aux conseils inutiles, car non suivis. Il faut dire qu'à l'inverse de ses patients, Françoise mène une vie saine et ordonnée, sans risques et sans excès. Elle récolte ainsi à 60 ans les lauriers de ses privations, affichant un corps de quinquagénaire. Cet avantage physique, son exemplarité professionnelle et sa réussite entrepreneuriale pourraient à tout moment la faire basculer dans une condescendance malsaine. Mais pour cela, il faudrait que « les autres » l'intéressent encore. Speedy des garages à bouffe, la stomatologie de quartier, cantonnée aux entretiens courants et aux dépannages de base, lui paraît à présent répétitive et ne la motive plus.

À l'issue d'une de ses lassantes et harassantes journées, où durant dix heures se sont succédé les détartrages, les caries pestilentielles et les bridges déchaussés, Françoise reçoit une dernière patiente qu'elle a accepté de prendre en urgence... à la fin de ses consultations. Tout sourires comme à l'accoutumée, elle accueille

une postière en uniforme, la joue boursouflée. Souffrant depuis le matin, la pauvre factrice en détresse s'est gavée de Doliprane faute de créneau salvateur, et ne rêve que d'une chose : être rapidement soulagée. Cette impatience est partagée par Françoise, bien décidée à abréger ce dernier rendez-vous tardif. Aussi la dentiste ne perd-elle pas de temps et l'invite-t-elle à s'installer dans le fauteuil, tout en cherchant son dossier médical dans son ordinateur.

— Ça fait plaisir de vous voir... À quand remonte notre dernier rendez-vous, madame Canellas ? interroge Françoise, histoire de souligner insidieusement la négligence de la jeune femme.

— Un peu plus d'un an... Mais là, j'ai très mal... je crois que c'est un abcès.

— On va voir ça...

— C'est gentil, madame Blanchot, de me prendre en urgence si tard.

— Ne me remerciez pas, soulager vos souffrances, telle est ma récompense ! répond-elle avec cette politesse empruntée qu'impose la fatigue.

Françoise clique sur une icône de son logiciel et apparaissent les radios : une cartographie des mâchoires ainsi que la photo d'une dentition pourrie en équilibre instable sur des gencives rongées par la cigarette. Le passif buccal de la jeune femme lui revient aussitôt en mémoire... Le diagnostic est évident et l'opportunité d'une opération rémunératrice se profile à l'horizon. C'est à cet instant que l'art délicat de Françoise, qui consiste à faire passer un « patient » au statut de « client » sans qu'il s'en rende compte, se met en action, et que, par miracle, elle-même devient... patiente.

— Toutefois... Il serait peut-être temps de faire ces travaux sur les maxillaires dont nous avons parlé, sinon vos douleurs vont se multiplier. Je vous avais fait un devis ?

— 10 000 euros... pour trois implants et un bridge... C'est le prix d'une Twingo.

L'argument n'est pas nouveau et Françoise sait comment le contrer, alternant compassion et arguments fallacieux.

— Je sais, c'est cher. Hélas, c'est le prix de la haute technologie.

Comme l'exposait une brillante brochure publicitaire dans la salle d'attente, un inlay-core en titane n'est jamais que la version miniature des chevilles Molly. Ni ordinateur de bord, ni caméra de recul, ni détecteur de pluie ou de système *start and stop*, l'expérimentée praticienne sait que sa prothèse ne risque pas de gagner le concours Lépine cette année et encore moins de convaincre la postière. Elle termine donc en assenant sans vergogne son argument massue :

— Mais, j'imagine que vous avez une bonne mutuelle ?

— Ben, j'bosse à la Poste, pas à la Française des jeux...

Loin de s'avouer vaincue, Françoise s'approche d'elle.

— On ouvre la bouche...

L'invitation semble d'un coup terroriser la pauvre employée de la Poste qui n'ose desserrer les dents.

— Mais ouvrez ! Je ne vais pas vous faire mal, insiste Françoise avec la douceur maternelle et le sourire rassurant de celle qui s'amuse des enfantillages.

La patiente ouvre alors lentement la bouche et dévoile une superbe dentition refaite à neuf... chez un confrère.

— Ça sort d'où, ça ?

Cocufiée, Françoise a perdu son sourire et le stress accumulé durant toute la journée menace d'exploser.

— De Hongrie, lui répond-elle un peu honteuse.

Françoise donne des coups d'accélérateur à sa roulette pour passer ses nerfs, perspective de torture qui n'échappe pas à la postière.

— Vous comprenez, là-bas, c'était six fois moins cher... se défend-elle.

— Alors retournez-y pour vos caries.

— Mais...

— Et allez-y en covoiturage, vous ferez des économies !

Consciente qu'elle est en train de payer le prix de son infidélité, la patiente apeurée se redresse sur le fauteuil et s'apprête à repartir. Françoise, en bonne commerçante de quartier, toujours soucieuse du qu'en-dira-t-on, réalise qu'une factrice, « ça voit du monde », et la retient presque par réflexe.

— Mais, où allez-vous ? Je vais vous soigner !
Je ne suis pas un monstre !

Après un temps d'hésitation face à cette surprenante magnanimité de la dentiste, la postière se renforce dans le fauteuil. C'est une fois qu'elle est de nouveau installée que Françoise lui annonce la couleur.

— Bon, ça risque d'être assez douloureux, prévient-elle en faisant vrombir sa stridente roulette.

Les soins terminés et la consultation payée, Mme Canellas ne s'attarde pas, la mâchoire toujours endolorie. Il faut dire que les soins dentaires ont cette particularité qu'ils ne sont palliatifs qu'au bout de vingt-quatre à quarante-huit heures, ce qui ne favorise pas la cordialité à l'issue des séances. C'est donc sans un mot que Françoise raccompagne l'infidèle jusqu'à la sortie, claque la porte derrière elle et se retourne vers son assistante, un éclair de haine dans les yeux.

— Si cette connasse rappelle, pas de place pour elle avant six mois !